

# BULLETIN

# AUGUSTE-COMTE

## COMITÉ DE RÉDACTION :

Georges **DEHERME**  
DIRECTEUR

Alfred **DUBUISSON**  
ADMINISTRATEUR

Julien **PEYROULX**  
SECRETÁIRE

## SOMMAIRE :

<b>Le Positivisme actuel</b> : Pour s'évader de l'incohérence : Une doctrine républicaine. — De la modificabilité de l'ordre social.....	129
<b>Notre enquête</b> : <b>La gloire d'Auguste Comte</b> . — Réponses.....	135
<b>Auguste Comte</b> : L'« orgueil » d'Auguste Comte.....	137
<b>Histoire du Positivisme</b> : Jules Ferry et le positivisme.....	140
<b>Diffusion, infiltration du positivisme</b> : Le patronat social. — Pour un enseignement positiviste. — Un rappel au bon sens. — A Comte et le régionalisme. — A. Comte et l'Université. — Le courage.....	143
<b>Le mouvement positiviste</b> : Les affiches du groupe Auguste-Comte. — « Union positiviste pour le culte de l'Humanité ».....	149
<b>Bibliographie positiviste</b> : I. Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme. — II. Ouvrages de critique ou de culture générale. — Périodiques.....	150
<b>Les livres qui font penser</b> : <i>La verte vieillesse</i> , par le professeur A. LACASSAGNE; <i>Deviens un chef!</i> par JEAN DES VIGNES-ROUGES; <i>La Sociologie</i> , par RENÉ WORMS.....	152
<b>Avis, communications, convocations</b> .....	160
<b>L'Intermédiaire</b> .....	160

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

16, RUE SAINT-SÉVERIN, 16

PARIS (V<sup>e</sup>)

Le régime matérialiste de la prétendue propriété littéraire a généralisé la simonie, la prostitution de l'esprit. En asservissant l'intelligence à l'argent et au nombre, ce régime a été un des facteurs de notre anarchie mentale et morale.

Parce qu'il se propose la régénération des opinions et des mœurs, le *Groupe Auguste-Comte* ne connaît donc pas les « droits d'auteur », non plus qu'aucun autre « droit », hormis celui de faire son devoir. *En conséquence il autorise sans condition, il sollicite même la reproduction de tout ce qu'il publiera.*

---

## A NOS LECTEURS, A NOS COLLABORATEURS

---

La rédaction d'un Bulletin documentaire devant être objective, impersonnelle, nous prions nos collaborateurs, qui sont tous nos lecteurs, de s'abstenir de littérature, en résumant le plus possible les notes qu'ils veulent bien nous transmettre.

Nous espérons qu'ils ne se froisseront pas quand nous procéderons nous-mêmes à cette condensation nécessaire. Comme lecteurs, comme positivistes, ils trouveront une ample compensation au petit sacrifice d'auteur que nous leur demandons de consentir.

---

## BULLETIN AUGUSTE-COMTE

---

La collection annuelle se composera d'au moins 320 pages.

ABONNEMENT D'UN AN.....	15 fr.
UNION POSTALE.....	20 —
Le Numéro, sur demande ou à notre librairie franco....	2 —

## LE POSITIVISME ACTUEL

---

### Pour s'évader de l'incohérence : UNE DOCTRINE RÉPUBLICAINE.

Un politicien goguenarda un jour : « Nous sommes sous le régime de l'incohérence, restons-y ». C'était définir la situation. Lui-même est l'incarnation de cette incohérence anarchique. Après avoir sauvé la France, il l'a poussée aux abîmes. Sans doute avec la même inconscience.

Le monde s'agite dans le Grand Chaos. Aucune lueur, aucune direction. Dans cette mêlée confuse, une seule force paraît agir. Celle de la finance. Mais où va-t-elle ? Que veut-elle ? Ce n'est pas un Stinnes, un Rathenau, un Loucheur qui nous le diront. Ils sont comme hallucinés. Cette puissance formidable qu'ils détiennent, ils ne lui donnent aucun sens. Ils nourrissent la Bête qui va les dévorer. Au demeurant, ces audacieux sont des timides, ces hommes pratiques sont enivrés de chimères, ces malins sont des niais. De leur côté, les farouches bolchévistes se mettent à la solde de la ploutocratie internationale. Il est vrai que nos conservateurs, pour des succès d'un jour, flattent et favorisent la démagogie comme les politiciens s'acharnent à détraquer ce qui reste d'un système sans lequel ils ne seraient rien. Nous savons enfin que l'atroce massacre n'a pas apaisé la diabolique activité des « pacifistes » à répandre leurs idéologies explosives. Ils doivent se dire que, s'il n'y avait plus de guerre, les « pacifistes » n'auraient plus raison d'être. Il y a ainsi des philanthropes professionnels qui seraient bien fâchés de n'avoir plus de misères à soulager solennellement.

Des lecteurs nous demandent quelles sont les solutions pratiques immédiates que le positivisme peut apporter. Hélas ! il n'y en a pas. Ou plutôt il n'y a que le positivisme dans son

ensemble. Pas de solution partielle, enseigne Comte. La maladie est surtout intellectuelle.

Par exemple, prenons le problème financier. Les spécialistes, les ministres, les charlatans pataugent à l'envi. Inflationnistes, déflationnistes, ils ne trouvent, comme toujours, par des expédients, qu'à différer la sinistre échéance. La banqueroute, qui est au bout, n'en sera que plus désastreuse d'avoir été retardée.

On admettra qu'un positiviste, qui se place au-dessus des intérêts de classe ou de parti, qui n'a pas de clientèle à ménager ni de popularité à soutenir, entrevoit — à tout le moins théoriquement — des mesures salutaires et efficaces à prendre pour conjurer la catastrophe imminente. Mais comment se ferait-il entendre ? Ce sont des mesures à appliquer non des sujets de discussion. Or, sous un régime parlementaire, le gouvernement n'agit que par pression. De la presse notamment, — qui s'enrichit des emprunts, du gâchis financier ou qui exploite les préjugés et l'ignorance de ses partisans. Dans un grand journal patriote du matin, il y a quelques jours, on pouvait lire en première page un article sur les cruautés du bolchévisme et, en quatrième, une annonce commerciale de « la république russe des soviets ». C'est là toute la presse d'affaires.

D'ailleurs, parviendrions-nous à faire appliquer les mesures de réfection financière que la situation ne serait améliorée que pour un temps durant lequel il y aurait possibilité d'accroître la gabegie.

La vérité, c'est qu'il faut, avant tout, sortir de cette incohérence où se complaisent nos politiciens. Pour cela, nous devons fonder sur des principes solides, instituer une direction, reconnaître une doctrine, — nous reforger une âme.

Une société est une spiritualité. Elle vit et elle meurt par l'esprit. Quand elle est animée, toutes les formes politiques — même la monarchie — sont bonnes ; quand elle ne l'est plus, toutes sont mauvaises — même la république.

Certes, il faut un gouvernement d'abord, c'est-à-dire un organe concentré, continu de l'intérêt national, une tête. Mais cela tient non plus à un titre qu'à une personnalité. C'est l'esprit seul qui vivifie tout.

Autour de nous, nous voyons des monarchies où l'incohé-

rence n'est pas moindre. Aucune n'eût résisté comme la France. Celle-là même qui n'a pas eu à subir les désastres de la guerre est en pleine décomposition politique et sociale. Le roi ne se maintient qu'en étant le principal démagogue d'un pays troublé. Et il est asservi, tout comme un ministre de la république, à la ploutocratie. Quant à l'hérédité, elle apparaît, en l'occurrence, bien inquiétante. Dans le Grand Chaos, monarchies et républiques se ressemblent comme des sœurs.

*L'Action française*, quoiqu'en dise Maurras, n'a pas toujours raison. Depuis l'armistice, elle se trompe même trop souvent. Elle n'a raison pleinement, définitivement que sur les idées fondamentales d'ordre qu'elle tient de Comte. Or, ces idées ne sont pas incompatibles avec une constitution républicaine.

Récemment, dans la *Gazette de Lausanne*, M. Pierre Lafue demandait si la république « est susceptible d'une interprétation doctrinaire à laquelle puisse adhérer l'intelligence contemporaine ». Évidemment oui. La doctrine est exposée dans le *Système de politique positive* et l'*Appel aux conservateurs*. Elle peut inspirer, exalter une élite républicaine d'action pour laquelle la politique ne sera pas une curée et une élite républicaine de pensée pour laquelle le savoir, l'intelligence et le sentiment ne seront pas à vendre au plus offrant.

Susciter ces deux élites, les rallier, voilà la tâche que nous assumons. Ce doit être celle de tous les positivistes sincères, de tous les citoyens clairvoyants et honnêtes, de tous ceux enfin qui, dans les tragiques conjonctures présentes, ont le noble souci du salut public, — exclusif, sans réserve ni condition de partisan.

G. DEHERME.

#### DE LA MODIFICABILITÉ DE L'ORDRE SOCIAL.

L'ordre social est modifiable.

Il se modifie naturellement et de lui-même, suivant des lois que le passé déjà long de l'humanité permet de constater. Comme exemples de modification naturelle, on peut citer les passages de l'état nomade à l'état sédentaire, de l'état chas-

rence n'est pas moindre. Aucune n'eût résisté comme la France. Celle-là même qui n'a pas eu à subir les désastres de la guerre est en pleine décomposition politique et sociale. Le roi ne se maintient qu'en étant le principal démagogue d'un pays troublé. Et il est asservi, tout comme un ministre de la république, à la ploutocratie. Quant à l'hérédité, elle apparaît, en l'occurrence, bien inquiétante. Dans le Grand Chaos, monarchies et républiques se ressemblent comme des sœurs.

*L'Action française*, quoiqu'en dise Maurras, n'a pas toujours raison. Depuis l'armistice, elle se trompe même trop souvent. Elle n'a raison pleinement, définitivement que sur les idées fondamentales d'ordre qu'elle tient de Comte. Or, ces idées ne sont pas incompatibles avec une constitution républicaine.

Récemment, dans la *Gazette de Lausanne*, M. Pierre Lafue demandait si la république « est susceptible d'une interprétation doctrinaire à laquelle puisse adhérer l'intelligence contemporaine ». Évidemment oui. La doctrine est exposée dans le *Système de politique positive* et l'*Appel aux conservateurs*. Elle peut inspirer, exalter une élite républicaine d'action pour laquelle la politique ne sera pas une curée et une élite républicaine de pensée pour laquelle le savoir, l'intelligence et le sentiment ne seront pas à vendre au plus offrant.

Susciter ces deux élites, les rallier, voilà la tâche que nous assumons. Ce doit être celle de tous les positivistes sincères, de tous les citoyens clairvoyants et honnêtes, de tous ceux enfin qui, dans les tragiques conjonctures présentes, ont le noble souci du salut public, — exclusif, sans réserve ni condition de partisan.

G. DEHERME.

#### DE LA MODIFICABILITÉ DE L'ORDRE SOCIAL.

L'ordre social est modifiable.

Il se modifie naturellement et de lui-même, suivant des lois que le passé déjà long de l'humanité permet de constater. Comme exemples de modification naturelle, on peut citer les passages de l'état nomade à l'état sédentaire, de l'état chas-

seur à l'état agricole, et de l'état agricole à l'état industriel.

Il est, de plus, modifiable artificiellement.

Cette modifiabilité naturelle et artificielle n'exclut pas la constance, — quelque extraordinaire que puissent paraître aux esprits mal préparés et non scientifiques cette conciliation entre la constance et la variété et cette conception en apparence contradictoire d'une fatalité modifiable.

Ces variations comportent même tant d'extension qu'elles paraissent encore indéfinies à nos socialistes et à nos intellectuels arriérés et qu'elles leur font concevoir les phénomènes sociaux comme soustraits à toute loi naturelle et comme incohérents.

L'esprit conservateur au contraire croit à l'immutabilité nécessaire et complète de l'ordre social, mais ce préjugé ne peut ni contenir assez les tendances énergiques qui poussent toujours les hommes aux améliorations politiques et sociales, ni même dissimuler les variations qui résultent de ces améliorations. La vraie conception de la vie sociale est celle qui concilie l'ordre avec le progrès : l'ordre, dont l'idée naît de la constatation que les phénomènes de l'existence sociale sont assujettis à certaines relations naturelles de succession et de similitude, essentiellement indépendantes de notre intervention et qu'on appelle des lois ; et le progrès, qui n'est, comme l'a dit Comte, que le perfectionnement de l'ordre.

D'ailleurs cette conciliation nécessaire entre la conservation et le mouvement n'est pas particulière à l'économie sociale : dans les autres ordres de phénomènes, l'esprit vraiment scientifique doit toujours combiner les conceptions dynamiques, c'est-à-dire relatives au mouvement, avec les principes statiques, relatifs à la conservation ; seulement cette conciliation devient plus difficile, à mesure que les phénomènes se compliquent en se spécialisant davantage. Ainsi la conception d'une fatalité modifiable n'offre rien de particulier dans l'ordre social, sauf la difficulté plus grande de l'y faire prévaloir, en vertu d'une variabilité supérieure.

Je ne veux point parler ici des modifications que l'ordre social peut éprouver, soit du fait des climats ou du milieu physique, soit par suite de la différence des races, soit par suite des relations internationales.

Je ne veux parler que des variations qui proviennent des

influences individuelles, que des modifications exercées directement par les individus. Ces influences, ces modifications, quand on regarde une nation en particulier, paraissent, aux yeux des simples, pouvoir devenir très considérables, plus importantes qu'aucune autre ; aussi ont-elles davantage, et même presque exclusivement, attiré l'attention du public et des penseurs ; c'est ainsi qu'on a attaché une importance considérable à la beauté de Cléopâtre, au calcul vésical de Cromwell ou à quelques somnolences inopportunes de Napoléon.

On s'est imaginé naïvement que des individus pouvaient être les arbitres souverains du mouvement humain, on a cru, et peut-être croit-on encore, qu'avec des décrets, des soldats, de la police et des juges, les gouvernants peuvent faire à peu près ce qu'ils veulent.

Certains conservateurs catholiques sont convaincus qu'avec une éducation chrétienne donnée à l'enfance, avec ce qu'ils nomment « une bonne presse » et avec des mesures répressives énergiques, on pourrait arrêter le courant révolutionnaire et ramener l'esprit humain aux croyances du moyen âge.

Presque tous les socialistes sont persuadés qu'il dépend de la volonté des gouvernants de transformer la société, de substituer à la concurrence et au salariat un moyen moins injuste et plus moral de répartir les produits du travail, de remplacer la propriété individuelle par la propriété collective, de supprimer les religions, l'industrie libre, le commerce libre, la monnaie, de créer à coups de lois et de faire fonctionner par la force une organisation étatiste qui, en modifiant les esprits et en réglant l'activité, assurerait le bonheur universel.

Et ils en font en Russie la cruelle expérience.

Ces illusions si répandues dans les masses et qui flattent l'orgueil des hommes politiques manifestent simplement une complète ignorance des lois propres à la formation, au maintien et à l'exercice de l'autorité. Mais l'instinct pratique des véritables hommes d'État leur fait toujours sentir les bornes nécessaires de leur puissance, qui est constamment subordonnée à l'ensemble de chaque situation. La vérité est que les modifications quelconques de l'ordre social sont nécessaire-

ment limitées par les règles fondamentales de la structure et de l'existence de la société; elles sont restreintes à de simples différences d'intensité ou de vitesse. Même quand les influences exercées par les individus sont progressives, elles restent restreintes, quoique le mouvement principal qu'elles secondent dispose l'observateur à en exagérer les résultats propres.

JULIEN PEYROULX.

QUAND on s'établit au vrai point de vue social, sans donner trop d'importance aux dissidences intellectuelles, on reconnaît qu'il n'existe au fond, aujourd'hui comme toujours, et même plus que jamais, que deux partis : celui de l'ordre et celui du désordre : les conservateurs et les révolutionnaires, ceux qui veulent sincèrement résoudre l'anarchie occidentale, et ceux dont le vœu secret consiste à perpétuer, sous prétexte de progrès, l'inter-règne religieux, afin d'éviter la discipline spirituelle à laquelle ils veulent indéfiniment soustraire leur existence personnelle, domestique et civique.

*Auguste Comte*

NOTRE ENQUÊTE :

## La Gloire d'Auguste Comte

---

Nos lecteurs et amis sont priés de répondre aux questions suivantes :

*Comme penseur, pour sa puissance propre comme pour l'influence qu'il a exercée sur le mouvement intellectuel, quel rang fixe-t-on à Comte :*

*Au XIX<sup>e</sup> siècle : a) en France? b) dans le monde?*

*2° Dans tous les temps?*

*3° Dans la postérité?*

### RÉPONSES

Pour répondre à votre question, je considère Auguste Comte comme le plus grand penseur, non seulement du XIX<sup>e</sup> siècle, mais peut-être de tous les temps. Il est l'honneur et la gloire de l'esprit humain, le philosophe qui a ouvert le plus de voies à l'intelligence et dont l'influence fut la plus profonde en France, en Angleterre et dans le monde entier, parmi l'élite des penseurs. Son œuvre et sa doctrine rayonneront plus encore dans les siècles futurs, car on commence à peine à en voir la grandeur et les conséquences incalculables.

PAUL BRULAT.

---

*« Comme penseur, pour sa puissance propre comme pour l'influence qu'il a exercée sur le mouvement intellectuel, quel rang fixe-t-on à Comte?*

*1° Au XIX<sup>e</sup> siècle, a) en France?*

— Le premier.

*b) dans le monde?*

— Le premier.

D<sup>r</sup> L. MANOUVRIER.

*Directeur de l'École d'anthropologie.*

Pour répondre à la question posée dans votre Bulletin, je vous dirai qu'il y a quinze jours, écrivant un article dans une feuille de chou de la localité, je répondais à un politicien qui évoquait pour justifier la démocratie le témoignage du père Thiers : « En matière d'autorité nous préférons celle d'Auguste Comte, le plus grand philosophe du XIX<sup>e</sup> siècle et de bien des siècles. Le Maître, sous l'égide de qui se place Maurras, a écrit : « La prétendue souveraineté populaire n'est « qu'une mystification oppressive et l'égalité un ignoble mensonge ». A l'abri d'un pareil témoignage, nous nous désintéresserons de vos querelles qui sont des combats de rats et de grenouilles (Batrachomyomachie). Nous vous mettons dans le même bocal que vos pseudo-adversaires et nous étiquetons celui-ci « cornichons ».

Je place Comte au premier rang de tous les temps et je ne lui vois guère dans la reculée des siècles qu'un rival, Aristote, pour l'étendue du génie, des connaissances et pour la faculté de systématisation, et lui aussi, les libéraux ne sont pas éloignés de le traiter de réactionnaire. Il a été le maître d'Alexandre comme Comte a approuvé le ministère Villèle et le Coup d'État de 51.

Dans l'avenir proche, je crains que l'étoile de Comte ne pâlisce. — Le temps n'est pas à la culture de l'esprit. Il faut des connaissances, le goût des choses de l'esprit, une habitude des spéculations philosophiques pour pénétrer Comte. Cela va devenir rare. Le Maître devra attendre pour être estimé qu'un poète de l'avenir, d'un avenir lointain, puisse écrire comme le chantre de Mantoue

Deus, nobis hæc otia fecit

Nous ne verrons pas personnellement cet avenir. Mais quand il luira, certainement Comte paraîtra le plus grand des philosophes qui aient honoré l'espèce humaine, et la France pourra s'enorgueillir de lui avoir donné le jour.

Ils n'en ont pas en Angleterre d'Auguste Comte, ... et de Maurras pour ne pas oublier le plus illustre disciple de ce Maître.

D<sup>r</sup> H. MORET.

---

## AUGUSTE COMTE

---

### L' « ORGUEIL » DE COMTE.

Auguste Comte n'était pas décoré, il ne fut pas membre de l'Institut, ni ministre. Aussi M. Denys Cochin, qui est de l'Académie française et qui fut, hélas ! presque ministre, est-il plein de dédain pour le grand philosophe. D'ailleurs, ce catholique ne cote pas beaucoup plus haut Bonald et de Maistre. Il convient de rappeler cette remarque lumineuse de Comte : « Maistre a pour moi la propriété particulière de me servir à apprécier la capacité philosophique des gens par le cas qu'ils en font. »

Mais revenons à notre petit Cochin. Ce passage de son article, paru dans *le Figaro* du 3 septembre, vaut d'être reproduit :

« M. Goyau a eu la bonne idée de nous rappeler l'admiration que professait pour Joseph de Maistre Auguste Comte. Il avait classé le livre *Du Pape* sur un rayon de la bibliothèque positiviste : Comte regardait comme contraire au positivisme ce qu'il appelait le négativisme du XVIII<sup>e</sup> siècle. « Condorcet, disait-il, s'était « essayé à fonder la politique sur l'histoire... Tentative étrange en « cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle où l'esprit et le sentiment antihistori-  
« que prévalaient le plus, ... où régnait une haine aveugle contre le  
« passé ». L'école rétrograde, dont était Maistre, avait du moins nettement senti, continuait Comte, que « l'ensemble du passé ne « saurait être compris sans un respect immuable ».

« Il loue Maistre d'avoir « suscité vers nos preux et chevale-  
« resques ancêtres un retour décisif... l'irrévocable avènement de  
« l'épopée historique dans les admirables compositions de Walter  
« Scott préparées par Chateaubriand et complétées par Manzoni ».

« Une immortelle école, dit-il encore, était née sous la prési-  
« dence de Maistre, dignement complété par Bonald, avec l'assis-  
« tance poétique de Chateaubriand ». Et par elle, le négativisme  
avait été « systématiquement discrédité ». M. Goyau cite encore, après ces passages du *Cours de philosophie positive*, une lettre intime à John Stuart-Mill, dont il fait remarquer le ton de triomphe. Cette nouvelle phase ne « l'étonne pas, et rentre plei-

« nement dans sa théorie historique... la réaction rétrograde a dû  
« spéculativement devenir plus systématique... à mesure que  
« l'ébranlement français a dévoilé la tendance finale vers une  
« révolution totale ».

« En termes plus simples, le règne du positivisme ne pouvait  
s'établir sans précurseur; et dans l'édifice dont Comte se réservait  
de poser le couronnement, le négativisme du xviii<sup>e</sup> siècle laissait  
une place vide; des chrétiens tels que Maistre et Bonald prenaient  
le soin de la combler.

« Vit-on jamais un orgueil comparable à celui de Comte? Tout  
le Christianisme n'était qu'une pierre d'attente dans la construc-  
tion dont il se proclamait l'architecte; et des hommes comme  
Maistre et Bonald n'avaient d'autre rôle que de sceller cette pierre  
dans la place laissée vacante.

« Aujourd'hui, le Positivisme est oublié et l'essor de la Renais-  
sance chrétienne n'a plus de limites. Comte n'a point eu de suc-  
cesseur. Et j'ose dire qu'au point de vue purement religieux et  
catholique, Bonald et Maistre ont eu des successeurs plus capables  
qu'eux de toucher les âmes. La philosophie sensualiste de Bonald  
ne pouvait servir de fondement à une morale religieuse. »

Il en faut retenir surtout « l'orgueil de Comte » et « le  
positivisme oublié ». M. Denys Cochin se fait une idée  
singulièrement incohérente de la filiation historique. Il est  
vrai que ce n'est pas là un motif d'éloquence. Quant au  
positivisme, sans doute, il n'a pas la diffusion qu'il devrait  
avoir, et la faute en est surtout à ses disciples; mais il n'est  
pas « oublié », son influence s'étend de plus en plus, et la  
meilleure preuve, c'est que ceux-là même qui proclament sa  
disparition en sont terriblement obsédés. On ne peut plus  
penser, en science, en philosophie, en sociologie, voire en  
religion, sans Comte et sa doctrine. Reste à savoir dans  
quelle mesure les détracteurs du positivisme ont la préoccu-  
pation de penser, et surtout de penser pour servir l'humanité.

---

## HISTOIRE DU POSITIVISME

---

### JULES FERRY ET LE POSITIVISME.

D'intelligence médiocre, Jules Ferry fut le meilleur, pour ne pas dire le moins nocif, des hommes d'État de notre troisième République. Il le dut aux directions qu'il s'était données, au positivisme. On sait qu'il avait pour livre de chevet le *Système de politique positive*. Mais, nous le répétons, ce n'était pas un grand et large esprit, et les deux lettres que nous reproduisons le montrent assez. Il n'a pu s'élever à cette haute conception de la synthèse subjective qui est certainement la plus féconde, la plus lumineuse qu'ait atteinte un cerveau humain. Sans elle, le positivisme ne tient pas et n'est plus qu'une sorte de *Science du bonhomme Richard*, une pauvre philosophie pour sous-chef de bureau ou professeur de chimie, sans âme, et qui se dissout dans un vulgaire matérialisme. Jules Ferry en était resté là.

La première de ces lettres date de 1860. Jules Ferry était âgé de 28 ans à peine. Il expédiait cette lettre de Saint-Dié, où il se trouvait alors, à un de ses contemporains, M. Léon Landmann, industriel à Sainte-Marie-aux-Mines, qui venait de résumer dans un opuscule une partie de la doctrine positiviste d'Auguste Comte. Fervent patriote, M. Léon Landmann devait quitter l'Alsace au lendemain de la guerre et se retirer à Versailles, où il se fit professeur de dessin. Voici la lettre de Jules Ferry :

« Mon cher ami,

« J'ai tardé à vous remercier du souvenir que vous m'avez adressé. Il ne pouvait m'en venir qui me fit plus grand plaisir. Qu'un esprit comme le vôtre, plié à cette méthode dont Auguste Comte est le père, placé de plus dans un milieu pratique, connaissant dès lors mieux que personne les côtés accessibles de cet esprit industriel et bourgeois avec lequel il faut de plus en plus compter, entreprenne de faire pour ceux qui l'entourent un exposé familier d'une doctrine régénératrice, c'est vraiment une bonne œuvre, bonne pour tous, bonne pour vous, bonne pour tout le monde.

Votre opuscule est très bien conçu, au point de vue de cette vulgarisation que je considère comme le premier besoin du positivisme par le temps qui court. Votre forme est simple, claire, d'une limpidité qui ne laisse rien à désirer. Vous n'êtes pas tombé dans cet abus de l'épithète, dans cette surcharge systématique qui rend la lecture du Maître impossible au plus grand nombre. Votre style, enveloppe transparente de la pensée, manifeste l'assimilation profonde et toute personnelle qui s'est faite en vous. Vous vous êtes approprié complètement la philosophie positive et vous la rendez sous une forme qui vous est propre. Ce n'est point là, mon cher ami, un coup d'essai vulgaire.

« Mais vous n'avez plus le droit de vous arrêter en chemin. Vous pouvez détailler dans une autre *lettre à votre neveu* bien des points que vous n'avez fait qu'effleurer : soit la loi des trois états, soit la séparation des deux pouvoirs. Vous avez commencé une prédication, continuez ; hélas ! nous avons si peu d'apôtres. Je vois ici des positivistes, je pratique les uns, je sais ce que font les autres.

« Nul ne songe à se rendre intelligible, à répandre les bonnes semences. Ceux-ci, entraînés par un vieux levain théologico-métaphysique, se jettent dans toutes les extravagances de la *Synthèse subjective*, et le fond même de la doctrine se dispose à périr dans leurs mains. Les autres ne pensent qu'à organiser une petite Église, à excommunier à droite et à gauche, à se disputer l'empire de quelques fidèles qui n'existent pas. Cela est profondément déplorable ; heureusement l'esprit humain fait sur eux son évolution : c'est à suivre cette évolution, à trouver les points de contact du positivisme avec les tendances intimes de la société, ou pour mieux dire de l'anarchie contemporaine, que les gens convaincus comme vous et moi, qui veulent bien être des apôtres, mais qui tiennent à rester raisonnables et à ne jamais devenir ridicules, doivent résolument se consacrer...

Le 26 septembre 1861, Jules Ferry entretenait une fois encore des intérêts de la doctrine positiviste son ami Léon Landmann en ces termes :

« ... J'admiraïs en vous quittant, mon cher ami, combien il y a déjà d'efficacité morale dans une doctrine si jeune et qui aura un jour tant d'épreuves à traverser, tant de temps à patienter avant d'atteindre à un véritable développement social. Je voudrais envoyer auprès de vous tous ceux qui le mettent en doute. Dans votre vie, dans vos discours, dans toute votre façon d'être ou d'agir, ce qu'on sent et qui fait le charme, c'est la présence d'un

idéal supérieur non seulement à l'état d'abstraction intellectuelle, mais à l'état de sentiment. Or, vous le devez à la doctrine. C'est elle qui vous a donné l'unité morale, c'est elle qui vous préserve et vous fait comme une Thébàide dans le milieu grossièrement bourgeois où le hasard a placé votre tente. Pour moi, comme ces chrétiens du cinquième siècle qui allaient visiter les saintes solitudes de Lérins, homme du siècle, trop du siècle, fou troublé par les choses temporelles et la frivolité de la vie, je trouve dans votre intérieur toute sorte d'impressions saines et fortifiantes. Aussi, j'espère bien, mon cher ami, que nos relations ne se borneront plus à une visite annuelle, vous m'écrirez, je vous écrirai; plus personnel, plus dégagé du milieu plus ou moins faux dans lequel je vis sans me plaindre, votre point de vue me sera précieux, reconfortant, salutaire.

« En attendant, n'oubliez pas le tableau cérébral : ceci est chose fort sérieuse, et qu'il ne faut pas confondre avec le culte des archanges. Vous me livrez M. de Rebecque et sa littérature sacrée, qui ressemble trop à ces œufs furtifs que glissent les oiseaux malins dans le nid des oiseaux naïfs; mais je ne livrerai jamais à personne les grandes choses de science ou de sentiment que nous devons au Maître. A cet égard, du reste, et avec les nuances des habitudes et du tour d'esprit, nous sommes parfaitement d'accord sur ce point : qu'il est fatal aux synthèses naissantes de vouloir bon gré mal gré devancer le temps dans toutes les choses qui exigent la collaboration spontanée du grand nombre, des masses de la société. Cette réflexion évidente nous préservera toujours de la contagion honteuse et ridicule des petites Églises... ».

---

Pour cacher leurs turpitudes morales, nos métaphysiciens firent prévaloir la honteuse législation qui nous interdit encore de scruter la vie privée des hommes publics. Mais le positivisme, systématisant dignement l'instinct universel, invoquera toujours la scrupuleuse appréciation de l'existence personnelle et domestique comme la meilleure garantie de la conduite sociale.

*Auguste Comte*

## DIFFUSION, INFILTRATION DU POSITIVISME

---

### LE PATRONAT SOCIAL.

Une revue protestante, fort bien rédigée, *le Christianisme social*, recherche « quel peut être le programme chrétien social de patrons, industriels, commerçants et techniciens protestants ». Dans l'introduction à cette enquête, M. Roger Bastide rejette la théorie du patronage.

« Cette théorie du patronage, écrit-il, devait prendre deux formes : la forme positiviste d'abord et la forme sociologique ensuite : A. Comte d'un côté et Le Play de l'autre. Le positivisme<sup>(1)</sup> conserve la propriété, l'héritage, et considère l'inégalité comme une loi sociale ; aussi maintient-il l'organisation capitaliste : « Sans doute il faut surmonter le vain orgueil qui dispose les chefs temporels de la société moderne à se regarder comme les créateurs et les arbitres de la puissance matérielle fondée par l'ensemble de leurs contemporains et de leurs prédécesseurs. Mais, en les érigeant désormais en vrais fonctionnaires publics, chargés de l'administration des capitaux et de la direction des travaux matériels, il faut honorer et consolider leur précieux office ». Mais la philosophie d'A. Comte est une philosophie de la solidarité ; le but de la vie, c'est de travailler au bien-être de l'humanité. C'est dire que le patronat ne repose pas « sur de vains droits personnels » ; son fondement, c'est son utilité sociale. C'est le philosophe qui assure la vie morale du Grand Être ; c'est l'employeur qui assure sa vie matérielle ; il doit donc abandonner le pouvoir moral qu'il détient aujourd'hui pour se borner à remplir son devoir de « nourricier ». Inégalité et réciprocité des devoirs, telles sont les caractéristiques du patronat positif. Mais ici, comme ailleurs, le positivisme est un catholicisme sans Dieu. Et on peut se demander alors comment on pourra résoudre des patrons qui ne sont pas chrétiens à voir dans leur position sociale un devoir et non plus un droit ? S. Mill répliquait à A. Comte : « Toujours les classes supérieures se sont « servies de leur pouvoir au profit de leur égoïsme. Je n'affirmerai

(1) Voir A. Comte : *Discours sur l'ensemble du positivisme*. Conclusion générale.

« pas que ce qui a été doive être toujours.... Du moins semble-t-il  
« incontestable qu'avant que les classes supérieures eussent fait  
« assez de progrès pour exercer convenablement la tutelle qu'on  
« leur propose de leur donner, les classes inférieures en auraient  
« fait beaucoup trop pour qu'on pût les gouverner ainsi » (1).

Comte n'a jamais prétendu imposer une discipline morale par de « vaines prédications ».

Il écrit : « Aucune fonction, même vitale, et surtout sociale, ne pouvant bien s'accomplir que d'après un organe propre, le moindre concours humain exige donc une force spécialement destinée à y ramener aux vues et aux sentiments d'ensemble des agents qui tendent toujours à s'en écarter. Elle doit sans cesse contenir leurs divergences et développer leurs convergences. D'une autre part, cette puissance indispensable surgit naturellement des inégalités que suscite toujours l'essor humain. »

Il comptait donc sur des freins, des propulseurs, des institutions. D'autres lui reprochent, au contraire, d'établir un terrible despotisme spirituel. Aux uns et aux autres, nous ne pouvons que conseiller de le lire et de le comprendre.

Il va sans dire que M. Bastide s'oppose aussi résolument au patronage catholique, démontrant ainsi l'impuissance du protestantisme à concevoir la socialité spirituelle, à admettre la subordination de l'individuel au social. Stuart Mill, malgré ses contacts positivistes, ne put jamais se dégager de son individualisme originel. C'est que « l'esprit métaphysique est radicalement incompatible avec le point de vue social ».

### POUR UN ENSEIGNEMENT POSITIVISTE.

La réforme de notre enseignement est toujours en question. Dans *le Temps* du 19 juin, nous lisons :

« Des écoles normales primaires, réformées l'an passé, on pourra bientôt dire qu'elles mènent à tout dans l'Université. Les programmes en sont désormais établis sur un tel pied que, pour consommer la formation d'un instituteur, il n'a fallu rien de moins

(1) Correspondance entre S. Mill et A. Comte, publiée par M. Lévy-Bruhl.

qu'une nouvelle discipline obligatoire, qu'Auguste Comte considérait comme le couronnement d'une forte éducation intellectuelle : la logique des sciences. »

Et dans *le Radical* du 1<sup>er</sup> juillet, M. A. Mamelet écrit encore à ce sujet :

« Quant à moi, je crois fermement qu'il y a lieu d'organiser un enseignement moderne unique. Qu'on l'appelle secondaire ou primaire supérieur, peu m'importe, pourvu qu'il soit pénétré de cet esprit critique que jusqu'ici l'enseignement secondaire a seul formé, c'est-à-dire de réflexion philosophique sur la science — œuvre humaine — sur l'art, sur la vie et, pour tout dire, sur les facultés de l'homme.

« Nous avons aujourd'hui, après tous les progrès qu'ont faits la critique des sciences, d'une part, et, de l'autre, les sciences morales, dont l'histoire et la psychologie, la possibilité d'organiser, à côté des humanités gréco-latines, réservées à une élite restreinte, les humanités modernes dont Auguste Comte a, un des premiers, mis en relief la valeur éducative et qu'il y a intérêt à mettre à la portée de tous les jeunes gens qui peuvent dépasser le cycle primaire.

« Le problème qui se pose est moins celui des matières à enseigner que celui de l'esprit dans lequel elles doivent être enseignées. Les sciences, si on prend soin de les rattacher à l'homme dont elles sont l'œuvre, n'ont peut-être pas une valeur d'humanité moins grande que les littératures anciennes ou modernes, au point de vue même d'un enseignement d'humanités. Mais il faut savoir y montrer l'esprit en action; il faut reconnaître la relativité des vérités qu'elles enseignent; il faut avoir dépassé le stade de ce dogmatisme enfantin qui croit tout de bon qu'elles sont le décalque pur et simple de la réalité et qui est si facilement la dupé des inductions philosophiques revêtant une fausse apparence scientifique.

« Là est la pierre de touche d'une bonne réforme de notre enseignement — et de notre enseignement secondaire lui-même.

« Le mal à pourchasser, c'est l'écrasement des jeunes intelligences sous le poids d'enseignements qui ne pénètrent pas et qui ne forment pas le jugement. Trop de matières d'enseignements : trop de maîtres divers, trop de gavage. Pas assez d'éducation de la pensée et de la volonté, écrasées sous ce faix d'enseignements dogmatiques et disparates, et qui ne prennent pas assez conscience de leurs lois et de leurs points de repère, non plus que des leçons de l'expérience séculaire de l'humanité. On apprend tout, aujourd'hui, sauf à conduire sa pensée et sa vie. Si l'on veut réagir, il

n'est qu'un moyen : donner aux maîtres, dans les lettres comme dans les sciences, une forte culture philosophique, pour développer leur esprit critique et pour les pénétrer de la relativité des vérités qu'ils doivent enseigner, non de telle sorte qu'elles étouffent les intelligences, mais de telle sorte qu'elles les forment. »

#### UN RAPPEL AU BON SENS.

Au cours d'une discussion de journalistes, M. A. Mamelet, secrétaire général du parti républicain démocratique et social, avait écrit :

« Maurice Charny veut le progrès ; mais, faute de tenir suffisamment à l'ordre, il risque de ne nous donner que le désordre et l'anarchie dans la misère économique.

« Ignore-t-il donc que les problèmes politiques et sociaux ne sont pas des problèmes simples, que l'on peut espérer résoudre en s'inspirant de vues unilatérales ? Je lui conseille la lecture du *Cours de philosophie positive* d'Aug. Comte, dont les directives restent singulièrement actuelles ; il y verra l'effort d'un grand esprit pour faire la synthèse de tous les éléments du problème politique et social, effort qui tend précisément à dominer les contradictions des doctrines et à concilier les exigences de l'ordre avec celles du progrès.

« Cet effort seul est intéressant et utile, dans une période aussi complexe que celle où nous vivons. Enfourcher une idée simpliste, comme l'idée syndicaliste, c'est trop facile : et ce n'est point sans danger, car on risque fort, faute de lui avoir donné son contrepoids nécessaire, de compromettre même les intérêts que l'on croit servir. »

M. Maurice Charny, rédacteur en chef de *l'Ère nouvelle*, répondit sans se démonter, comme il sied à un journaliste radical :

« Je me permets de vous recommander à mon tour la lecture attentive des discours de MM. Merrheim, Lorient, Tommasi, etc. Ils vous prouveront que l'idée syndicaliste n'est pas une « idée simpliste », qu'il existe des syndicalistes amis de l'ordre par opposition à des révolutionnaires dangereux et que la C. G. T., qu'Auguste Comte n'avait pas prévue, peut devenir un excellent instrument de progrès. »

Très judicieusement, M. Mamelet, en confondant d'ailleurs

le *Cours de philosophie positive* avec le *Système de politique positive*, riposta :

« M. Maurice Charny, de *l'Ère nouvelle*, moniteur officiel du Bloc de gauche, à qui je conseillais, au cours d'une controverse récente, de relire le *Traité de politique positive* d'Auguste Comte, pour y apprendre comment le progrès social est conditionné par l'ordre, me répond qu'il juge plus urgent de lire les discours de Jouhaux, de Merrheim, de Monmousseau et de Tommasi, et renvoie Auguste Comte et ses pareils aux vieilles lunes.

« Il ne faut pas s'y tromper : c'est là la marque d'un état d'esprit assez répandu parmi les écrivains politiques, volontiers enclins à méconnaître les éléments constants des grands problèmes sociaux, et à imaginer que les termes dans lesquels ils se posent actuellement, par rapport à des contingences historiques spéciales, ne comportent aucune application de cette réflexion philosophique qui s'élève au-dessus des contingences de temps et de lieu, aux grandes idées générales.

« Aussi est-elle bien singulière dans sa légèreté, la prétention formulée par certains intellectuels de faire litière des méditations des grands penseurs et des enseignements de l'histoire et des autres sciences morales, pour se jeter à corps perdu dans une action désordonnée, derrière des révolutionnaires ignorants et frustes, pour qui l'expérience intellectuelle et sociale de l'Humanité n'existe pas.

« Comment ne se rendent-ils pas compte qu'une telle prétention implique un renoncement et une abdication absolue de l'intelligence ?

« Je sais bien que Goethe a dit : « Au commencement était l'action ». M. Paul Boncour invoquait récemment cet aphorisme pour vaincre les hésitations de M. Herriot à lier partie avec les socialistes avant que l'accord ait été réalisé entre eux et lui sur des idées.

« Mais nous ne sommes plus au commencement. Et vouloir faire comme si nous y étions encore, ce serait vouloir recommencer les expériences douloureuses de l'Humanité. N'est-il pas infiniment plus sage d'en mettre à profit les leçons ? »

#### A. COMTE ET LE RÉGIONALISME

Dans la *Dépêche* de Toulouse du 27 juillet dernier, M. Ed. Herriot traite du « problème de la région », en se ralliant au projet de Comte :

« Auguste Comte déclarait avec raison, selon nous, que dix-sept

régions suffiraient pour administrer la France. Quelle économie et quelle accélération de nos affaires, si l'on avait la hardiesse de renoncer à des usages qui n'ont pour eux que leur ancienneté!... Mais, de toute façon, la réforme est indispensable, selon nous, à la réorganisation de la France. »

#### A. COMTE ET L'UNIVERSITÉ.

*La Voix française* de Nice nous informe que les candidats au baccalauréat ont eu à répondre, pour la philosophie, à cette question :

« Expliquer et apprécier cette réflexion d'Auguste Comte : « Le matérialisme est la doctrine qui tend à expliquer le supérieur « par l'inférieur » ».

#### LE COURAGE.

Dans un article de *l'Homme libre* (11 août), intitulé « Vouloir », ayant en épigraphe ce vers d'Alfieri :

*Volli, sempre volli, e fortissimamente volli,*

M. Eugène Lautier dénonce avec véhémence le manque de courage de nos dirigeants, la sottise des habiletés, la duperie des compromis. Il en montre les tragiques conséquences.

« C'est que l'esprit, dit-il, ne peut rien contre la volonté.

« C'est que l'intelligence a raison de tout, sauf du caractère.

« Dans sa hiérarchie des vertus de l'homme, Auguste Comte place en première ligne : le courage.

« Il n'y a pas deux règles du jeu. Il faut avoir le courage de sa pensée, et tenir. »

Toute l'existence de Comte en a fourni une impressionnante illustration. Et si le positivisme n'a pas eu encore la diffusion qu'il devrait avoir pour le salut de l'Humanité, c'est que ses adeptes n'ont pas assez pratiqué cette vertu cardinale. Il leur fut plus commode de confondre l'indifférence avec le relativisme et le fatalisme paresseux avec le progrès. La nouvelle génération positiviste aura moins de prudente habileté, mais plus d'énergie passionnée, c'est-à-dire de courage.

---

## LE MOUVEMENT POSITIVISTE

---

### LES AFFICHES DU GROUPE AUGUSTE-COMTE.

Avec la rentrée, le *Groupe Auguste-Comte* va reprendre son activité.

D'abord, nous nous proposons d'entreprendre une campagne d'affiches dans le quartier des Écoles pour attirer l'attention de l'ardente jeunesse des étudiants sur le positivisme et sa méthode.

Ces affiches seront du plus petit format afin de pouvoir être apposées facilement partout. Elles commenteront, en termes concis et chaleureux, l'actualité politique, intellectuelle et sociale.

Ainsi, nous appliquons une idée de Comte. Jusqu'ici, il avait pu paraître que la presse était une tribune plus retentissante ; mais, encore une fois, c'est Comte qui avait raison. Avec l'intervention tyrannique de la ploutocratie dans le journal, la publicité et même l'édition ; avec les coteries, les partis, etc., c'est-à-dire l'organisation systématique de la prostitution intellectuelle par les intellectuels eux-mêmes, il n'y a plus d'autre moyen pour une idée désintéressée, pour une doctrine d'humanité de s'exprimer et de se faire entendre.

Nous reproduirons le texte des affiches dans le *Bulletin* au fur et à mesure de leur publication. La première sera une simple annonce de notre institution.

Nous en ferons faire un tirage supplémentaire, non timbré, afin de pouvoir en mettre à la disposition de nos amis qui voudront bien seconder notre action, au prix de 1 fr. 50 les dix et 15 francs le cent.

Nous rappelons que nous avons des salles, une bibliothèque de lecture sur place, une librairie. C'est un devoir pour les positivistes sincères de les utiliser, de nous aider. *Nous les prions de nous réserver toutes leurs commandes de livres.* Car c'est la librairie qui doit subvenir aux frais de notre propagande.

UNION POSITIVISTE POUR LE CULTÉ DE L'HUMANITÉ.

Le 1<sup>er</sup> n<sup>o</sup> de notre *Bulletin* (février 1921) annonçait l'existence d'un « Comité d'étude pour la préparation du Culte positiviste ». Notre deuxième fascicule annonçait l'adoption par ce Comité de statuts dont nous donnions les articles principaux.

Dans leur réunion du 29 mai dernier, les membres titulaires et les membres adhérents ont procédé à la constitution définitive de l'Association, qui prend le titre d' « Union positiviste pour le Culte de l'Humanité. Son Conseil d'administration est ainsi composé : MM. A. Keufer, président d'honneur ; Edmond Dubuisson, président ; Alfred Dubuisson, vice-président ; Eugène Hyard, secrétaire-général, trésorier provisoire ; Mme Dussauze, secrétaire-adjointe ; MM. Brevannes, Edger, Mme Fatoux, MM. Féliciano de Oliveira, Gouge, Grimanelli, Montarroyos et Peyroulx, membres.

L'article 4 des statuts spécifie que les membres de l'Union participent aux frais du fonctionnement de l'Association par le versement d'une cotisation qui ne peut être inférieure à 12 francs par an. Les demandes d'admission doivent être adressées à M. Edmond Dubuisson, 30, rue Miromesnil, Paris, VIII.<sup>e</sup>

---

LE positivisme représente notre existence comme vouée au perfectionnement universel, et il élève au premier rang le perfectionnement moral, caractérisé surtout par la subordination de la personnalité à la sociabilité.

*Auguste Comte*

## BIBLIOGRAPHIE POSITIVISTE

---

### I. — Ouvrages positivistes ou intéressant directement le positivisme.

EMILE CORRA. — *Soixante dixième circulaire adressée à chaque coopérateur du libre subsidé, institué par Auguste Comte pour l'organisation de la religion de l'Humanité*, 56, p. Société positiviste internationale.

### II. — Ouvrages de critique ou de culture générale.

- CH. ANDLER. — *La Jeunesse de Nietzsche*, in-8°, 475 p. 18 fr. Bossard, éd.
- A. BAILLY. — *L'École classique française. Les doctrines et les hommes (1660-1715)*, in-16, 5 fr. A. Colin, éd.
- ALFREDO NICEFERO. — *Les Indices numériques de la civilisation et du progrès*, in-18, 4 fr. 50, Flammarion, éd.
- PAUL OURSEL. — *La Diplomatie de la France sous Louis XVI*, in-16, 12 francs, Plon, éd.
- GEORGES BONNET. — *Les Finances de la France*, in-16, 7 fr. 50, Payot, éd.
- LÉON DAUDET. — *Vers le roi. Souvenirs*, 6<sup>e</sup> série, in-16, 30 francs.
- AD. FERRIÈRE. — *L'Art de former des citoyens pour la nation et l'humanité*, in-16, 9 francs, Delachaux, éd.
- S. ARRHENIUS. — *Le Destin des étoiles*, in-16, 32 pl. hors texte, 8 francs, Alcan, éd.
- SAINT ANTONIN. — *Une Règle de vie au xve siècle*, in-16, 7 fr. Perrin, éd.
- PERCY ASHLEY. — *Le Pouvoir central et les pouvoirs locaux*, in-8°, 25 francs, Giard, éd.
- JULIEN FONSÉGUE. — *L'Orientation professionnelle et la détermination des aptitudes*, in-8°, 12 francs, Delachaux, éd.
- LÉON GRÉGOIRE. — *Le Pape, les catholiques et les questions sociales*, in-16, 7 francs, Perrin, éd.
- THOMAS HOBBS. — *Léviathan*. I. De l'homme, traduit par R. Anthonay, in-8°, 25 francs, Giard, éd.
- ANDRÉ JOUSSAIN. — *Exposé critique de la philosophie de Berkeley*, in-8°, 272 p., 10 francs, Boivin, éd.
- ANDRÉ JOUSSAIN. — *L'Esthétique de Victor Hugo*, in-8°. 228 p. 10 francs, Boivin, éd.
- KLIFFEL. — *L'Évolution de l'organisme et la maladie*, in-8°, 480 p., 20 fr.
- ROBERT LAUNAY. — *Figures juives* (Crémieux, H. Heine, A. Naquet, Nordau, J. Reinach), in-16, 7 fr. 50, Nouvelle librairie nationale.
- RODOLPHE REUSS. — *Histoire de Strasbourg depuis ses origines jusqu'à nos jours*, in-4°, 420 p. 40 francs, Fischbascher, éd.
- LAPICQUE, FROIS et MAGNE. — *Physiologie du travail*. Contribution à

- l'étude du rendement de la main-d'œuvre et de la fatigue professionnelle, in-8°, 8 fr., Alcan, éd.
- LÉVÊQUE. — *La Culture allemande et l'esprit français*, in-8°, 20 p., Montégut, éd., Alger.
- MAGNAN DE BORNIER. — *L'Individu, l'État, le Syndicat, leur rôle dans la vie économique depuis 1789*, in-8°, 10 fr., Alcan, éd.
- MARÉCHAL LYAUTEY. — *Lettres du Tonkin et de Madagascar* (1894-1899), in-8°, 666 p., 25 fr. A. Colin, éd.
- A. DE MADEY. — *La Charte internationale du travail*, in-16, 128 p., 3 fr., Rieder, éd.
- CH. MAURRAS. — *Le Chemin de Paradis*. Contes philosophiques, in-16, 6 fr. 75, de Boccard, éd.
- FRANÇOIS MENTRÉ. — *Espèces et variétés d'intelligences*. Éléments de nosologie, in-8°, 300 p., 12 fr., Bossard, éd.
- MARIA MONTESSORI. — *Pédagogie scientifique*. I. *La Maison des enfants*, in-8°, 18 fr.; II. *Éducation élémentaire*, in-8°, 32 fr., Larousse, éd.
- J. DE MORGAN. — *L'Humanité préhistorique*. Esquisse de préhistoire générale, in-8°, 15 fr., La Renaissance du livre, éd.

### III. — Périodiques.

#### ARTICLES POSIVISTES OU TRAITANT DU POSITIVISME.

- LA REVUE POSITIVISTE INTERNATIONALE. — N° 3, mai. — *Émile Corra*, Madame Antoine, p. 117. — *P. Grimanelli*, La Dotation syndicale, p. 148. — *Marcel Boll* et *René Darbord*, Autour de nos idées, p. 160. — Bulletin de France, p. 170. — Bulletin d'Angleterre, p. 173, etc.
- N° 4, juillet. — *Émile Corra*, Madame Antoine, p. 5. — *P. Grimanelli*, La Dotation syndicale, p. 17. — *Boll*, Dr *Hillemand*, *P. Le Gendre*, Autour de nos idées, p. 30. — Bulletin de France, p. 55. — Bulletin d'Angleterre, p. 59, etc.
- REVUE MONDIALE. — 1<sup>er</sup> sept. 1921. — *J.-E. Lagarrigue*, Le surnaturel et la religion de l'Humanité.
- REVUE UNIVERSELLE. — 1<sup>er</sup> sept. 21. — *Louis Dunoyer*, La conception synthétiste des mathématiques et la physique.
- FLORÉAL. — Mai 21. — *Jean Bonnerot*, Émile Littré.
- REVUE DE PARIS. — 1<sup>er</sup> juillet 21. — *J. Dessaint*, Le centenaire de Joseph de Maistre.
- REVUE HEBDOMADAIRE. — 16 juillet. — *Louis J.-A. Mercier*, L'Humanisme positiviste d'Irving Babbitt, p. 249.
- L'ÉCOLE ET LA VIE. — 18 juin. — *J. Raffault* et *C. Bouglé*, Raison et société, p. 619.
- REVUE DE LA SEMAINE. — 29 juillet. — *Georges Goyau*, La modernité de Joseph de Maistre, p. 530.
- LA GRANDE REVUE. — mai, juin. — *Paul Hyacinthe-Loyson*. Conclusions sur l'affaire Littré.

## LES LIVRES QUI FONT PENSER

---

*La verte vieillesse*, par le professeur A. LACASSAGNE, un vol. avec 17 illustrations hors texte, 475 pages, (Rey, éd. Lyon). — Si les hauts seigneurs de la Critique ne limitaient point leur empire au champ, vraiment trop restreint pour l'intelligence française, de quatre ou cinq douzaines de mémorialistes, de romanciers, d'auteurs dramatiques, de farceurs outranciers et de pornographes plus ou moins élégants; s'ils daignaient, par exception, s'occuper d'un ouvrage de science et de pensée, ils ne manqueraient point de dire que celui-ci est mal composé. Que ne diraient-ils point, s'ils avaient à les juger pour la première fois, des *Sommes* de saint Thomas d'Aquin, des *Pensées* de Pascal ou du *Système de politique positive*? Dans ces œuvres immortelles, la composition, l'harmonie sont dans les idées et non dans la forme matérielle. Il faut s'élever jusqu'à l'esprit, comprendre une vaste synthèse. Cela ne saurait être donné aux abêtisseurs de la presse.

L'auteur annonce, dans son avant-propos, que son livre est « une *Somme médicale* de la vieillesse ». « Médicale » est de trop. On le verra. Citons encore ces lignes du préambule : « L'auteur s'est appliqué à réunir l'ensemble des dispositions affectueuses ou bienveillantes, fâcheuses ou insuffisantes, que le vieillard rencontre en famille ou dans la société. La famille française est, le plus souvent, je crois, sympathique aux personnes âgées, notre milieu social étant naturellement disposé à l'altruisme. Il y règne une atmosphère d'affection, grâce à la mère, qui a la haute main sur tout ce qui résulte des manifestations du cœur. Quand elle est occupée ailleurs, ou si elle disparaît, l'équilibre est rompu, il n'y a plus direction et subordination; la fantaisie et les caprices se montrent... On a dit que les ouvrages des moralistes étaient les pharmacies de l'âme : on constate, en effet, qu'il y a peu de remèdes, beaucoup de drogues, mais de spécifiques point. Il n'en sera pas de même pour ce volume. On peut affirmer, sans crainte d'être démenti par ceux qui en auront suivi les conseils et appliqué les règles de régime et d'exercice, qu'ils auront le bénéfice de prolonger la durée de leurs jours sans douleurs ou infirmités. Certes, la sobriété, la tempérance, la bonté et la charité donnent des avantages personnels dont le corps et le cœur profitent. Mais la morale les recommande, parce que cet équilibre de notre organisme permet d'accomplir par habitude nos devoirs sociaux. La famille, les amis, tous ceux avec

lesquels les vieillards sont en relation, profitent de leur perfectionnement. Ce livre aura atteint le but, s'il est assez persuasif pour satisfaire le cœur, l'imagination et le raisonnement. »

M. Lacassagne a donc traité le sujet sous tous ses aspects. Son livre est non seulement un traité complet de séniculture ; mais encore un chapitre de philosophie et de sociologie qui ne laisse plus rien à écrire sur la psychologie du vieillard, les services qu'il peut rendre encore et la place qu'il doit avoir dans la société.

Encore qu'il ne tire d'une inépuisable érudition que l'essentiel, nous apprenons tout ce qui a été dit, pensé, expérimenté, et ce qu'il en faut retenir, sur la vie et la mort, le début et la durée de la vieillesse, la longévité, les vieillards d'après la législation, les philosophes, les littérateurs, les physiologistes, les médecins, comment les représentent les grands artistes. Un recueil précieux de remarques et de maximes de Cicéron, Sénèque, Swift, La Rochefoucauld, La Bruyère, J.-J. Rousseau, Vauvenargues, Joubert, Lamennais, E. Faguet, devrait être le bréviaire des vieillards.

Étudiant l'intelligence, le cœur, le caractère des vieillards, l'auteur prodigue de sages conseils :

« Les grands-parents doivent être confidents et protecteurs, — si on le leur demande ; ils éviteront d'être témoins d'événements ou de paroles qu'ils diront, quand ce sera nécessaire, n'avoir vus ni entendus. Se rappeler le précepte de Térence : « Sage, ne montre pas ce que tu sais ». Grand-papa ou grand-maman rendront de petits services à tous : si possible, ils conduiront les enfants à la promenade ou en classe, à tous ils montreront de l'entrain et de la gaieté. Écoutez Montaigne : « Quand je pourroy me faire craindre, « j'aymeroy encore mieux me faire aimer. Il y a tant de sortes de « défauts en la vieillesse, tant d'impuissance, elle est si propre au « mépris, que le meilleur acquiescement qu'elle puisse faire, c'est l'affection « et amour des siens : le commandement et la crainte ne sont plus « ses armes ».

« ... Un vieillard avare et orgueilleux ne peut être heureux. Qu'il désire peu, ait la main facilement ouverte pour donner, se souvienne de ce dicton du Midi : « Mieux vaut donner de la main chaude que « de la main froide », se montre bienveillant pour récolter de la joie, en évitant ennuis et mauvaise humeur.

« Le vieillard est un égoïste, prêcheur, parfois méfiant, critique de ce que font les jeunes, regrettant le passé (*laudator*...). Tout le monde le répète, mais il y a des vieillards n'ayant pas cet état mental, aimant et protégeant les jeunes, les dirigeant, leur inspirant certain travail. — Ce sont de vrais grands-pères spirituels. »

C'est ainsi que le positivisme conçoit le rôle du vieillard dans la famille et la société.

Mais le professeur Lacassagne est-il positiviste ? Parfois, il semble incliner au matérialisme. En ceci, par exemple : « L'étude de la physiologie cérébrale constitue la psychologie ». Non. Pas plus que la biologie ne contient la sociologie. C'est le contraire qui est vrai.

La physiologie cérébrale n'est qu'une partie. Et, précisément, ce serait la partie échappant au scalpel qui constituerait la psychologie proprement dite, si celle-ci trouvait place dans la série des sciences. Cette partie, en effet, appartient à la sociologie. La psychologie n'est donc qu'une section de la physiologie et de la sociologie, elle ne se subordonne ni ne domine l'une ou l'autre, elle n'a pas de méthode qui lui soit propre. C'est pourquoi Comte, qui était un profond psychologue, comme en témoigne toute son œuvre, n'a pas inscrit la psychologie dans sa classification des sciences. Mais ce qui caractérise l'âme humaine, ce sont les idées et les sentiments que la société a formés à travers les âges. Un cerveau n'est pas une âme. Il n'explique pas tout. Peut-être ne s'explique-t-il pas lui-même par sa composition, son volume et ses circonvolutions. L'époque, les relations sociales, la profession, la classe, cela est plus important que quelques grammes en plus ou en moins de substance grise. L'homme de Cro-Magnon avait un cerveau aussi vaste que l'Européen supérieur de nos jours ; mais il n'avait pas le même capital d'expériences accumulées, le même outillage, tout ce qui fait la civilisation.

La tendance que révèle la phrase que nous avons relevée n'est d'ailleurs pas soutenue. L'auteur revient aussitôt aux conceptions positives, et pour s'y maintenir : « La sociologie a pour base la biologie, mais ne se confond pas avec elle. La science proprement dite, c'est la synthèse des sciences ou connaissances humaines positives, et, depuis Auguste Comte, c'est la philosophie même ». Et encore : « Les idées de Gail ne furent bien comprises et adoptées que par Broussais et Auguste Comte... » A. Comte créa la synthèse subjective et constitua la théorie cérébrale. Il montre l'importance de la filiation historique et distingue dans la vie normale les trois lois : *de l'exercice, de l'habitude, du perfectionnement*.

« ... Le grand philosophe positiviste a posé ces trois principes :

« 1<sup>o</sup> Nous sommes excités à agir pour la satisfaction de nos besoins : ce sont les *instincts* ;

« 2<sup>o</sup> Avant d'agir, nous consultons nos souvenirs, décidons sur les moyens à employer : c'est *l'intelligence* ;

« 3<sup>o</sup> L'action s'accomplit par des mouvements musculaires dirigés par les facultés cérébrales : c'est *l'activité*.

« ... A. Comte a dit : « le cerveau est un placenta permanent entre l'homme et l'Humanité. L'homme s'agite et l'Humanité le mène ».

Mais pourquoi l'éminent auteur apporte-t-il l'autorité de son nom aux racontars de journaléux sur les « amours séniles » de Comte ? Nous y avons répondu et nous répondrons encore. Lorsque Comte décéda le 5 septembre 1857, il n'avait pas 60 ans. Il était en pleine vigueur physique, sans infirmité, en plein épanouissement intellectuel. Ce n'était pas un vieillard. Et il y avait onze ans que Clouilde avait expiré dans ses bras ! Si, comme la plupart des hommes de génie, à l'exception de Newton peut-être, il eut de vives impulsions sexuelles, nous savons qu'après l'adolescence, il sut les réfréner. Il s'interdit l'usage du café, du tabac, du vin, etc. Il fut un « ascète » (*askétés*, qui s'exerce) dans toute l'acception du terme. Et dans les onze dernières années de sa vie, il fut un saint.

Cette courte page fait tache dans ce bon et bel ouvrage. Nous comptons sur la haute probité intellectuelle de M. Lacassagne pour l'effacer des prochaines éditions.

Dans la dernière partie, l'auteur étudie l'hygiène physique et morale du vieillard. Il indique quel doit être son régime. Pour la nourriture, le sommeil, les vêtements, les soins de toilette, les exercices musculaires, nerveux. Surtout pour le moral. « A tout âge, la maladie de l'âme, c'est le froid. »

Plus encore dans la vieillesse. « Le vieillard doit souvent se rappeler, afin de maintenir l'équilibre de son système nerveux, qu'il est nécessaire de cultiver à la fois la raison et le cœur. D'après Auguste Comte, « on ne peut pas toujours penser et agir, mais on peut toujours aimer ». Et pour ne l'avoir pas compris, Pascal est mort désespéré, Amiel a toujours été tourmenté par le doute et le scrupule. Ils ont eu l'un et l'autre la « maladie de l'absolu ».

Puis ce sont encore des conseils d'une sereine sagesse :

« Sans doute, il faut se résigner aux maladies inévitables, mais accepter de souffrir quand on peut être guéri est absurde.

« La douceur et la patience sont les qualités du vieillard : il doit être bon et savoir attendre. Éviter surtout d'être autoritaire : la sénilité dispose à la *césarite*. Ne pas croire à cette boutade de Fontenelle : « Pour supporter la vieillesse, il faut avoir bon estomac et « mauvais cœur. » Non : c'est un propos d'égoïste et de gourmand. Le bon estomac occasionne des indigestions, tandis que le bon cœur trouve les formules ou procédés de générosité et de dévouement qui émeuvent et encouragent les malheureux.

« Le vieillard âgé n'est pas « un homme fini », mais, le plus souvent, un découragé, vivant sans direction et sans méthode. Beau-

coup ignorent que certaines règles de conduite ramèneraient le calme, la vie supportable, la tranquillité cérébrale.

« Oui !... il est possible d'affirmer qu'alors la vieillesse peut être le meilleur moment de la vie.

« Elle donne le plus souvent, quand il y a bonne santé, ce qu'on n'a pas trouvé aux autres âges : la liberté, l'apaisement, l'indulgence pour les uns, la patience envers tous, et la paix très réelle du crépuscule de la vie. »

L'appréhension de la mort, qui est peut-être une maladie morale du théologisme, surtout du catholicisme, doit être dissipée; le positivisme la dissipe.

« Brillat-Savarin, dans sa XXVI<sup>e</sup> méditation, note qu'il était auprès du lit de sa vieille tante, âgée de quatre-vingt-treize ans. Comme la malade paraissait s'affaiblir, il lui proposa « de prendre « un peu de bon vin vieux... » Elle se ranima à l'instant, et, tournant sur lui des yeux qui avaient été fort beaux : « Grand merci, « dit-elle, de ce dernier service ; si jamais tu viens à mon âge, tu « verras que la mort devient un besoin, tout comme le sommeil ».

« Le médecin dira : On sort de la vie comme on y est entré, sans s'apercevoir du changement.

« Léonard de Vinci avait écrit quelques instants avant sa fin : « De même qu'une journée bien employée donne joie à dormir, « aussi une vie bien dépensée donne joie à mourir. » Joubert émet ce conseil, plus difficile à suivre : « Il faut mourir aimable si on « peut. » Rappelons la parole du stoïcien : « La mort, ce bien si « grand, a été refusée aux dieux. »

Après avoir proposé la formation d'une *Société de séniculture* dont la devise serait : « Aidons-nous les uns les autres », M. Lacasagne termine en disant que son livre se peut résumer ainsi : « Le trépied vital du vieillard consiste dans l'activité cérébrale, intellectuelle et morale, le régime et l'exercice. »

Il y a plus, beaucoup plus ; et la meilleure preuve que nous en ayons, c'est le plaisir et l'instruction qu'a procurés la lecture de ce substantiel et aimable ouvrage au « médiéviste » (40 à 55 ans) que nous sommes encore, — pour bien peu de jours, hélas !

G. D.

*Deviens un chef!* par JEAN DES VIGNES-ROUGES, un vol. in-16, 248 p. (Flammarion, éd.). — L'objet qui est visé dans ce livre est celui-là même que nous avons poursuivi pendant la guerre, et il est au temporel celui que nous nous proposons maintenant. Jean des Vignes-Rouges veut susciter « une élite nouvelle » pour l'action, pour le commandement ; nous tâchons à former une élite morale pour la direction, pour le conseil, pour l'éducation. C'est,

disait Comte, « la première condition d'une régénération non moins indispensable à l'ordre qu'au progrès ». En tout cas c'est ce qui importe le plus à l'heure présente.

D'une part, comme le dit l'auteur, « des maîtres indignes de la fortune — enrichis de la guerre — s'étaient et parlent haut, des aventuriers commandent, des effrontés s'imposent, des fripons font la loi » ; d'autre part, la ploutocratie, la soif des jouissances qui se payent, les coteries, la publicité, l'histrionisme provoquent toutes les simonies, les ignobles prostitutions de l'esprit.

La banqueroute, l'émeute, la famine et la guerre sont moins dangereuses pour la civilisation. Car, s'ils ont des chefs, les peuples se relèvent des pires détresses, ils survivent aux plus terribles catastrophes, et ils reviennent de toutes les erreurs, ils se guérissent de toutes les folies quand ils ont enfin reconnu une direction. Pour les sociétés, il n'y a pas de vie sans âme. Une civilisation ne meurt vraiment que lorsqu'elle est décapitée.

Être chef, être directeur, ce n'est point usurper la fonction pour profiter seulement de la puissance ou de la renommée qu'elle confère. C'est d'abord accepter les plus lourdes responsabilités et « vivre dangereusement », suivant le mot de Nietzsche.

Le désir, la joie de commander ne suffisent point à faire un chef. Car on peut se donner cette joie à meilleur compte. Même quand on l'entend, comme l'auteur, au sens le plus élevé, qui est celui-ci : « La noble joie du vrai chef, elle est dans l'homme comme un contentement profond de toutes les puissances de l'âme, le résultat d'une soumission à une grande loi de vie, à une vérité supérieure : « Agrandis-toi indéfiniment ». De tels chefs manqueraient d'abord de direction sûre en ne suivant que celle de leur volonté capricante ou de leurs instincts. Il faut une base, il faut un but. C'est dire : il faut une doctrine, il faut, au-dessus de tout commandement, un conseil, un guide, un frein moral. Et, désormais, le positivisme seul peut constituer cette direction spirituelle.

Un préfet, un ministre éphémère, un nouveau riche, un potentat de presse, un meneur mené de la démagogie, ce ne sont que des esclaves rusés. Ce qui forge l'âme d'un vrai chef, c'est la volonté tenace de s'incorporer à une œuvre qui est, qui sera de toujours. Continuer ses ancêtres, se prolonger dans la plus lointaine postérité, voilà ce qui fait le génie, le héros, le saint, le chef. Voyez un A. Comte, délibérément, dès ses premières démarches, faire litière des succès viagers, de la richesse, des honneurs, des titres de tout le clinquant des apparences. Ces babioles n'agitent que les enfants, les sauvages, les filles et les sots. C'est pourquoi, comme le reconnaît l'auteur, « les plus grands des chefs dans l'histoire du monde furent les saints ».

Il ne peut donc plus y avoir de vrais chefs par l'argent. « Riche » a perdu son sens étymologique. Il ne s'identifie plus avec « chef », il s'oppose. Car l'argent corrompt, abêtit et asservit.

Par lui et pour lui, il y a trop de soi-disant chefs et trop d'aspirants. Le plus virulent ferment de décomposition sociale est peut-être l'extension désordonnée, insensée de la classe moyenne. Une trop nombreuse bourgeoisie parasite considère que tous ses enfants sans exception, fussent-ils arriérés, idiots, chargés de tares morales, — par la vertu magique du coffre-fort et du diplôme de bachelier, — doivent être des chefs. L'ancienne noblesse, qui était circonscrite pourtant, ne transmettait son privilège qu'à l'ainé. Et de plus, il y avait la tradition, le sang, l'honneur, le devoir. Nos bourgeois — hormis de rares exceptions — ne voient que les avantages matériels. C'est ce qui provoque et justifie la rébellion.

« Le chef d'aujourd'hui, écrit l'auteur, ne doit plus être une force d'accaparement sauvage déchainée dans la société. Il est l'homme qui dans la collectivité humaine apporte l'ordre et la fécondité... Que ce soit dans l'industrie, le commerce, l'organisation humaine, la fonction de chef consiste à imaginer les idées utiles et en poursuivre la réalisation avec ténacité. Pour cela le chef doit grouper autour de lui les énergies de tous ceux qui l'entourent ; il fournit des motifs d'agir, il indique la tâche à faire, il stimule les volontés. S'il s'empare d'un morceau du chaos, humain pour y établir son règne, ce n'est pas en voleur, subrepticement, mais bien parce qu'il s'est imposé à la foule comme étant celui qui est capable de l'organiser en vue des grandes tâches nécessaires. »

Soldat de la Grande Guerre, l'auteur d'*André Rieu, officier de France*, de *Bourru, soldat de Vauquois* s'adresse à ses camarades, aux anciens combattants. Devenez des chefs ! leur crie-t-il, « pour continuer l'œuvre des morts », « pour assurer le triomphe de l'âme française », « pour assainir la société française ». Et il ne leur cèle point que c'est là une rude besogne à accomplir. Mais, ajoute-t-il, « c'est encore une forme du grand devoir qui vous est familier : celui de se dévouer aux autres. Pendant la guerre vous vous êtes donnés à la Patrie, il faut vous donner encore une fois en étant des chefs dans la société moderne... Nous ne devons pas être de ceux qui chantent ou qui pleurent sur des ruines en attendant la définitive faillite du monde. Camarades, levez-vous et commandez ! »

C'est par ce vibrant appel que se termine ce livre ardent, exalteur d'énergies, qui devrait être lu par les meilleurs jeunes hommes de France. S'ils ne deviennent pas tous des chefs, à tout le moins seront-ils préservés du scepticisme, du dilettantisme dissolvants

et y puiseront-ils le courage de résister à l'emprise des instincts. Ainsi réaliseront-ils toutes leurs possibilités de servir la patrie et l'humanité.

G. D.

*La Sociologie, sa nature, son contenu, ses attaches*, par René Worms. (Marcel Giard, éd.). — L'auteur résume très clairement les controverses portant sur les principes et l'objet de la sociologie, amenée définitivement à l'état positif par les premiers travaux d'Auguste Comte. Directeur de *la Revue internationale de sociologie* depuis près de trente années, il a vu naître, grandir et décliner les auteurs et les écoles dont les doctrines, plus ou moins teintées de métaphysique spiritualiste ou matérialiste, ont passagèrement prévalu. Il en scrute le fort et le faible, dans un esprit de bienveillance et de sympathie pour tous les efforts qui lui paraissent méritoires.

A. D.

---

POUR se borner à conseiller, il faut ne pouvoir jamais commander, même par la richesse : autrement notre misérable nature reste disposée à substituer souvent la force aux démonstrations.

*Auguste Comte*

## AVIS, COMMUNICATIONS ET CONVOCATIONS

---

### RÉCEPTION.

Le Comité de rédaction du *Bulletin* reçoit tous les samedis, de 16 à 19 heures.

---

### L'INTERMÉDIAIRE

---

(D. : *Demande.* — R. : *Réponse.*)

R. — I. — Dans le n° 1 du *Bulletin* Auguste Comte, à la page 21 (l'Intermédiaire), le lecteur est prié de signaler toutes les appréciations quelconques qui ont été publiées sur Comte et qui peuvent figurer dans la Bibliographie positiviste.

Je crois devoir vous signaler l'ouvrage suivant, que j'ai publié en 1916 à la librairie Alcan et qui contient, au paragraphe III de la conclusion, dix-huit pages consacrées à un rapprochement entre de Bonald et Auguste Comte :

DE BONALD. *La vie. La carrière politique. La doctrine.* 464 pages in-8°. Alcan (1916). Couronné par l'Académie des sciences morales et politiques (prix Audiffred, 1917).

La *Conclusion* est subdivisée en : I. Résumé de la doctrine de Bonald. II. Bonald et le traditionalisme politique (Bonald et J. de Maistre, Lamennais, Ballanche, de Hallen, etc. Bonald et l'action française). III. Bonald et Auguste Comte (p. 442 à 459).

H. MOULINIÉ.

*Docteur ès-lettres, professeur de philosophie  
au Collège de Castres.*

---

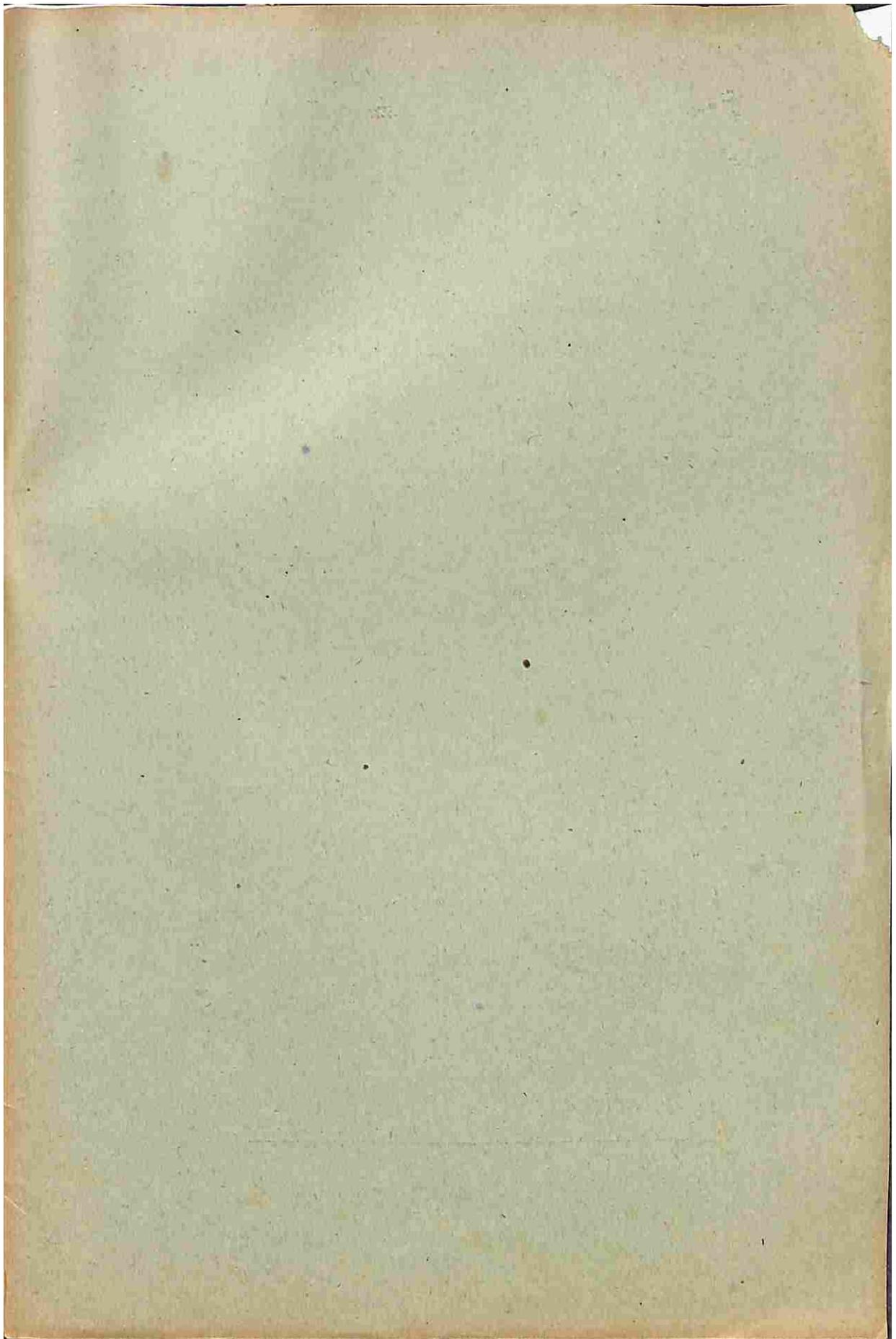
PUISQUE l'art doit surtout développer en nous le sentiment de la perfection, il ne supporte jamais la médiocrité; le vrai goût suppose toujours un vif dégoût.

*Auguste Comte*

---

L'Administrateur-Gérant : ALFRED DUBUISSON.

---



# LIBRAIRIE-BIBLIOTHÈQUE

## AUGUSTE-COMTE

---

Nous avons dit dans notre déclaration initiale : « Ce sera une *Librairie-Bibliothèque de choix*. Nous n'offrirons que le meilleur. Aucun souci commercial ne nous portera à répandre la peste, c'est-à-dire les livres qu'au sens national, social, moral et humain, auquel nous nous tenons, nous jugeons imbéciles, anarchiques, dépravants et donc pernicioeux. »

Ainsi, non seulement les positivistes, mais tous ceux qui s'inquiètent du débordement de boue, d'insanités et de barbarie qui asphyxie et menace de submerger la claire et haute intelligence française, *tous les bons citoyens se feront un devoir d'aider cette entreprise de régénération intellectuelle et morale en nous réservant leurs achats et leurs commandes de librairie, d'abonnements aux Journaux et Revues, etc.*

De notre côté, nous nous efforcerons de les servir rapidement et à leur entière satisfaction.

Notre *Bibliothèque de lecture sur place* est ouverte au public de 10 à 12 heures, de 14 à 18 heures et de 20 à 22 heures, tous les jours ouvrables, et le dimanche, de 9 h. à midi. *Nous recevrons avec reconnaissance les ouvrages utiles à répandre* qu'on voudra bien nous offrir.

---

### Vient de paraître :

GÉORGES DEHERME

---

AUX JEUNES GENS

---

Un Maître : Auguste Comte  
Une Direction : Le Positivisme

Un volume in-16, de 160 pages..... 5 fr.

(Envoi franco sur demande accompagnée d'un mandat ou chèque de 5 fr. à la Librairie-Bibliothèque Auguste-Comte, 16, rue Saint-Séverin, PARIS.)